

Making of à l'article de Jean Christophe Tournier

(Message à l'intention de Janusz Mrozowski au sujet de son film Bad Boys, et suite à ma critique dans Arpenter le Champ Pénal.)

Cher Monsieur,

Mon frère m'a communiqué votre mot de remerciement.

Je tiens à vous faire savoir, puisqu'il m'a transmis vos coordonnées, à quel point votre film a pu, dans un premier temps, me bousculer, et à quel point, le recul, la réflexion aidant, en définitive, il m'a aidé à renouveler certaines de mes idées.

J'avais fait d'abord part à Pierre de sérieuses réserves, d'objections apparemment majeures, et qui m'avaient assailli, saisi, à la toute première vision;

Il me semblait que le dispositif que vous aviez choisi portait atteinte, plus ou moins frontalement, à trois règles assez communément admises; règles ou conventions, approches reçues ou habitudes acquises, préjugés ou prudences, c'est déjà l'amorce d'un vrai, d'un profond, d'un riche débat.

Pour faire court, le film me surprenait, et "choquait" à trois égards.*

1 - Il nous donnait à voir, à voir vivre, à entendre s'expliquer, deux heures durant, des condamnés, et "longues peines", et donc comptables de graves transgressions; à visage découvert, et sous leurs noms et prénoms authentiques.

2 - "Accueilli" par les détenus, le réalisateur se faisait par ailleurs si discret, si petit qu'il paraissait devenir "invisible"; et au spectateur mais, surtout, aux détenus comme si l'on voulait nous convaincre que la vie dans la cellule, que les conversations, que les conduites se poursuivaient exactement "comme si de rien n'était" ... Alors même que la présence d'une caméra ne pouvait manquer d'introduire un sérieux dérangement. Et comme si le documentaire flirtait assez dangereusement avec les dispositifs de la télé-réalité.

3 - Restait également, une élision, une manière d'escamotage. Tout ce temps de visibilité d'hommes qui avaient commis de graves délits, et qui sortiraient un jour (double motif qui aurait pu faire prévaloir leur invisibilité), et tout ce temps durant d'invisibilité du réalisateur (alors même que le caractère complètement incongru, et insolite, et dérangeant, et déterminant de sa présence en prison aurait pu donner lieu à de multiples explicitations), il n'est jamais question... des victimes... Tout comme s'il n'était, de séquelles, et de souffrances endurées, et pérennisées, que pour les détenus !!!!!

Et je m'étais très longuement expliqué à Pierre sur ces trois "manques" ou "manquements" apparents,

Je pourrais vous transmettre ce témoignage de grande perplexité.

Je préfère vous livrer la façon dont je pense avoir dépassé ces préventions premières, et enrichi ma réflexion sur les détenus et la détention.

Voici donc, synthétisés et, un à un, sur les trois points que j'avais d'abord incriminés l'essentiel de ce que je considère comme autant d'acquisitions produites par votre film..

Sur le premier point : **Les Détenus à Visages Découverts.**

La prison procède à une sorte d'escamotage.

Les murs remplissent une double fonction : empêcher de sortir et empêcher qu'on puisse voir du dehors.

" Cachez ce sein que je ne saurais voir " lâchait Tartuffe à Dorine.

Otez-moi de la vue, cachez-moi ces hommes qui ont manqué à l'humanité, dit la société; et elle installe les murs comme les plus opaques des paravents.

Un détenu, c'est quelqu'un qu'on enlève à la vue sociale, qu'on sépare de son visage d'avant, de son identité première.

Et l'illusion qu'on entretient sur le travail de la prison c'est l'idée qu'on en sort transformé. Au sens propre méconnaissable.

Votre film affronte et transgresse, au fond, à cet égard, deux tabous : l'idée que le visage impliqué dans la scène de crime, et par le crime, puisse être montré dans son temps, dans ses activités, dans l'espace de la détention;

il parie en même temps, il pose aussi comme défi, et comme pari sur l'estime qu'on peut fonder dans les hommes qui seront impliqués à la sortie,

il formule implicitement le pari que cette présence à l'écran, et la possibilité offerte d'identifier un homme à ce qu'il a fait, et à ce qu'il a subi ne constitueront en aucune manière des inconvénients rédhibitoires.

Je découvre que nous admettons trop facilement, au nom des droits mêmes du détenu, et du droit des victimes, à ce que des hommes et des femmes qui ont failli soient détachés, séparés de leur identité d'avant le délit; alors même que les espoirs, implicites, fondés sur l'expiation du crime supposent que l'homme qu'on a convaincu d'un crime et qui a payé pour ce crime renoue avec ce qu'il était... avant.

Et qu'il redevienne lui-même, et renoue avec son propre visage.

Et l'on peut se demander si l'accueil du détenu par les gens du dehors, l'accompagnement du détenu libéré par la société qui entoure la prison ne supposerait pas, justement, une prise en compte globale bien plutôt que cette segmentation : l'homme d'avant et après le crime, l'homme d'avant et après la prison ... et qui voudraient postuler d'une manière trop mécanique un homme d'avant.. la récidive...

Encore conviendrait-il de travailler de manière particulièrement ouverte, inventive, intelligente et l'Opinion, et la Société toute entière pour qu'elle revienne sur les préventions qu'elle nourrit de manière tellement active à l'égard de qui a transgressé, de qui a connu la prison...

Toutes les peurs s'enracinent dans l'envie de ne pas voir, de détourner le regard, de fermer les yeux.

On parle, dans les chansonnettes, des regards qui tuent.

Il y a ceux qui font vivre, en attestant l'existence, la dignité, et le souci de se grandir.

Votre film envisage le floutage comme un déni.

Votre film, à l'évidence, prend les devants.

Et fait des paris.

Et constitue une avancée.

(J'ai appris qu'un documentaire sur les ados en lieux de détention, et qui avait été interdit de diffusion parce que le réalisateur se refusait à flouter les acteurs devrait paraître à l'écran ce 11 décembre sur Arte avec des protagonistes clairement identifiables !)

Sur le deuxième point : **L'Invisibilité, et le Silence du réalisateur.**

On connaît tous, et de longue date, le secret de Polichinelle.

C'est, précisément, le secret le mieux partagé. C'est le secret qui n'en est pas un.

J'aime beaucoup le préambule du film.

Et ce qui se passe lorsque vous préservez le noir, à l'image.

On entend une voix, surgie de nulle part, et qui demande si "ça tourne"... Et qui demande une autorisation.

C'est le tournage avant le tournage. Et l'on est bien évidemment, et paradoxalement, de plain pied dans le tournage.

Le détenu dont on apprendra qu'il va quitter la cellule se tourne vers la caméra pour adresser un message à son frère Tarek, et à sa sœur Marie.

La cellule est surpeuplée, mais une place se libère.

Et, la séquence d'après, une "petite souris", au ras du sol, s'attache aux basques, très militarisées, d'un gardien.

La porte s'ouvre, et la petite souris pénètre dans la cellule.

Elle grandit en même temps puisque son regard balaie l'espace et s'attarde sur des couvertures, investigate la pénombre, et interroge des visages encore abrutis de sommeil, et des corps qui s'étirent...

Vous y êtes, et vous n'y êtes pas.

Les détenus font comme si, mais ils font visiblement effort pour faire comme si..

Et ils sont plus ou moins doués, et ils sont plus ou moins dociles à l'idée qu'on doive, tous, et les uns et les autres, faire semblant d'être entre soi, sans témoin, et sans personne qui filme et enregistre, et qui diffusera au dehors...

Mais, là encore, je crois que vous dites quelque chose d'essentiel.

Les détenus sont à la fois séparés du dehors, regroupés entre eux, et constamment observés.

Il y a le judas.

Il y a, dans les nouvelles prisons, la surveillance électronique.

Il y a le mouton, les moutons que sont, pour une part, chaque détenu pour les autres détenus.

Et il y a surtout l'avenir de chaque détenu qui est déterminé par ce qu'il a montré, ce qu'il montre, ce qu'il montrera de lui-même aux gardiens, aux éducateurs, aux juges, aux responsables de la détention.

Ce qui est passionnant, en cours de visionnage, c'est d'observer à quel point les détenus transigent, et de manière tout à fait imprévisible, avec la règle que vous leur avez proposée.

Et je n'y insiste pas, j'imagine à quel point vous avez dû, pour le montage, choisir les gestes, les propos, les moments qui, de façon alternée, installent un vrai "faux" naturel ou de fausses "vraies" suspensions dans l'artifice.

Je pense, naturellement, à ces regards qui, un instant, croisent l'œil de la caméra; au signe de connivence de l'un, à l'agacement de l'autre, et jusqu'aux mains qui masquent le viseur; mais aussi aux allusions à la présence d'une caméra, au processus même de l'enregistrement...

Les détenus ne sont jamais vraiment entre eux.

Ils ne sont surtout jamais eux-mêmes.

Puisque le temps leur est compté, et surtout décompté, en fonction d'une image (et donc d'un aspect, d'une composante, et partielle, et parcellaire, et construite... d'eux-mêmes) qu'on leur demande de produire, et d'instant en instant, et au fil des jours et des semaines ; et sans y manquer, et sans rupture, faute de quoi c'est du temps qui ne vous est pas décompté...

La présence du cadreur impose, à l'évidence, des précautions de langage et de gestes.

Mais elle ne fait que mieux révéler à quel point l'existence des détenus, de leur réveil à leur endormissement, et pendant leur sommeil, à quel point leur existence est observée, surveillée, contrôlée.

A quel point le champ, et le temps, le faire et le dire relèvent de regards extérieurs et extériorisants.

Et c'est peut-être la clé de ce qu'ils vous confient sur la parenthèse de la prison, sur le temps mort vécu en prison, sur les années qui s'empilent les unes sur les autres sans laisser de trace.

Un détenu, et un détenu entouré d'autres détenus, c'est - votre film en impose l'idée de façon saisissante - c'est quelqu'un qui est constamment regardé.

Et constamment regardé comme un détenu, comme quelqu'un qui a mal agi et qui vit avec des gens qui ont mal agi.

Et comme quelqu'un de privé, et à raison, et pour son bien, et pour le bien social, de ce qui fonde en chaque homme son humanité, notre humanité, la possibilité de respirer librement, de se déplacer librement.

Et le codétenu, au-delà de toutes les différences possibles et imaginables, c'est un regard détenu sur votre détention.

Et la présence d'autres détenus démultiplie les raisons de frottements, d'exaspérations, de rivalités, de confrontations; qui sont autant de raisons pour l'autorité pénitentiaire de vous avoir à l'œil.

Et donc, et dans un enrichissement singulier de votre propos, vous faisant tout petit, vous taisant, vous abstenant de vous manifester dans cette cellule vous faites savoir aux détenus, et à vos spectateurs, à quel point pèse sur la vie des détenus, instant par instant, et tout au long du temps de la détention, le regard défiant, le regard inquiet, le regard réducteur et condamnant.

Invitant les détenus à "faire semblant" de ne pas vous voir, vous les renvoyez à leur comportement "naturel" et qui implique et présuppose et entretient la défiance, et la prévention, et la suspicion sur eux...

Je pense à Hugo : l'Œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Un détenu, c'est en continuité quelqu'un qu'on a à l'œil, et qu'on surveille dans ses moindres gestes.

Et y compris pour le protéger de lui-même, et y compris pour le protéger de ses compagnons de cellules.

Et pour la raison pratique qui veut qu'un prisonnier ne s'évade pas.

Mais toutes ces raisons, et des meilleures et les plus pernicieuses, concourent à faire que son existence n'échappe jamais au regard d'autrui.

L'une de nos libertés les plus précieuses, et la moins partagée en prison, c'est de vivre sans être vu.

Et votre caméra, qui à tant de moments du film, peut nous paraître inquisitrice, caressante, insistante, ne fait que reprendre en compte, qu'offrir un avatar du droit social, du droit de la société qui a confondu, qui a mis au trou, qui a enfermé de rendre compte à chaque instant de ce que fait le condamné en cours d'expiation.

Et si l'on prend en compte les deux points évoqués jusqu'ici : la prison travaille à priver le détenu de son propre visage, et à lui imposer de manière constante un regard aliéné et aliénant.

Mais c'est sur le troisième point que j'ai le plus appris. **L'Oubli des victimes ou l'Indifférence Apparente aux Victimes.**

Et je vous renvoie, sur ce point, à mes réserves développées.

J'ai montré la copie du film à ma mère, et à mon épouse.

Mes deux spectatrices-témoins, alors même qu'elles sont bien loin de donner dans l'actuelle focalisation sur les victimes, et qu'elles sont sensibilisées à ce qu'il y a de scandaleux dans la condition faite actuellement aux détenus, mon épouse et ma mère se sont très vite ouvertes sur une double interrogation : est-ce qu'on sait, est-ce qu'on va savoir ce que ces hommes ont commis, et commis de très graves pour être si fortement condamnés; et comment leurs victimes, les familles de leurs victimes pourraient-ils supporter cette séance de jogging, cette préparation de quenelles, ce fou rire irrépressible, et interminable qui secouent deux des hommes....

Moi-même, je me suis sincèrement demandé à quel moment viendrait la question sur la place que ces hommes, condamnés à tant de temps libre, et morne et mort, accordaient, dans leur esprit, dans leur retour sur soi, dans leurs cauchemars même aux hommes et aux femmes qui ont reçu de plein fouet leur violence, ou continuent à en endurer les outrages...

Mon attente s'est encore ravivée lorsque il m'est apparu que vous aviez posé, sans faire entendre votre voix, des questions en rafales à chacun d'eux.

Avez vous posé la question sans obtenir de réponse ?

N'avez vous pas posé la question ?

Je crois avoir saisi les éléments d'une réponse à cet escamotage assez singulier.

On est en prison pour payer sa dette, pour expier, et pour prendre en compte le mal qu'on a fait, pour se convaincre des souffrances qu'on a provoquées, et la perpétuation du malheur des victimes.

Et ces victimes sont comme volatilisées...

Vous avez connu, comme moi, dans votre enfance, ces dessins-devinettes.

On vous propose un tableau champêtre : un ruisseau, un mouton qui se désaltère, et rien qui, en apparence, ne vient troubler cette quiétude.

Et l'on vous invite à chercher, à bien chercher....

Vous retournez l'image en tous sens, vous fixez les frondaisons...

Et, bien vite, parce qu'on veut encourager les enfants dans l'idée qu'ils sont très doués dans les enquêtes, et bien vite vous découvrez la mâchoire et les dents et le regard carnassier du loup !

Il y était, et on ne le voyait pas...

Et l'on peut même penser que le dessin avait été conçu, imaginé, pour que votre regard ne voie pas.

Je l'ai explicité dans mes réserves.

La prison, dans tous les détails de son aménagement, dans l'organisation du temps et de l'espace du détenu, dans les règles qu'elle lui impose, dans les restrictions qu'elle implique pour le prisonnier, et dans le désinvestissement que les points 1 et 2 viennent de souligner, la prison victimise le détenu, la prison distille une souffrance de tous les instants, et démultipliée par la juxtaposition d'autant d'instant qui vous privent de toute respiration propre, de toute autonomie, de toute responsabilité.

Et le jeu de démultiplication continu, continu, réitéré de ces petites peines confondantes, à mesure que le temps passe, vide l'existence détenue de tout ce qui fait la richesse humaine d'un temps humain, et cette accumulation contribue à creuser la distance d'avec le crime et d'avec les victimes.

La prison, dans sa manière tacite, mécanique, et continue de distiller du temps de non vie, du temps de moindre vie, du temps de moindre humanité travaille à estomper, à édulcorer, à dissoudre le mal infligé aux victimes.

Aux temps les plus forts du combat contre la peine de mort on stigmatisait la loi du Talion qui faisait qu'on tuait qui avait tué.

La prison tue aussi, à petit bruit, au goutte à goutte. Et de multiples manières.

Et, tuant, elle détache insidieusement, et de manière continuée, inéluctable, du crime, et des victimes.

Alors même que l'humanisation du détenu, son retour à lui-même, devrait, à y réfléchir posément et à rebours de tout ce qui peut être dit ou venir rapidement à l'esprit, le rapprocher de la victime, et le faire prendre sa part aux douleurs, aux souffrances que la transgression a générées.

Et tuant, à petit feu, des hommes ensemble, et les tuant, à petit bruit, et lentement, sous le regard les uns des autres, elle travaille à les séparer d'autant mieux, d'autant plus fortement des gens du dehors et d'eux-mêmes.

Votre film atteint ses sommets quand vous obtenez de ces hommes au regard perdu qu'ils disent leur peur, leur terreur parfois vis à vis d'un avenir... d'homme libre.

La prison, le film le montre de façon à la fois outrancière et juste, c'est un continué présent, et un présent borné.

Et un permanent retour au même - même temps, même lieu - et aux mêmes (mêmes codétenus, mêmes gardiens, interchangeables).

Alors même que notre vie d'hommes et de femmes libres, c'est d'échapper au regard, alors même que notre vie d'hommes et de femmes libres, c'est de nous appartenir, visages, aspect, identité en propres, alors que notre vie d'hommes et de femmes libres c'est l'aléatoire, la surprise, le changement, l'imprévisible...

Je le laisse entendre dans mon article : le pire, en prison, c'est qu'on peut toujours s'y faire.

Brel le chante : " On s'habitue, c'est tout ! "

Mais il y a des habitudes qui tuent; et des habitués, tués.

Mon papier ne dit que deux choses, que le film énonce remarquablement : en prison, on peut "faire comme si" ça n'était pas insupportable.

Et c'est d'autant plus insupportable.

Et le film, me semble-t-il, suggère à quel point il doit être difficile aussi de... sortir de prison.

Et vos spectateurs, et les témoins et participants de vos débats souhaiteront que vous leur fassiez connaître (et j'imagine que la demande vous en est explicitement transmise), le devenir de chacun de ces hommes, et dans les murs, et au dehors !

C'est Ionesco, dans ses Notes et Contre Notes, qui distinguait les grandes œuvres des autres en disant qu'elles "semaient des points d'interrogation"....

A ce titre, Bad Boys Cellule 425 mérite sans conteste d'être considérée comme une œuvre importante.

Et par ses partis pris, et par ses audaces, et par les défis que ces partis pris et ces audaces constituent par rapport aux idées tièdes et trop convenues.

Merci pour avoir fait bouger pas mal de lignes, et recomposé, pour partie, mon paysage.

Sentiments les meilleurs de Jean Christophe Tournier.